



Topsy-Turvy

de Mike Leigh

Fiche technique

Grande-Bretagne - 1998 -
2h40 -Couleur

Réalisation et scénario :

Mike Leigh

Image :

Dick Pope

Montage :

Robin Sales

Musique :

Carl Davis

Interprètes :

Jim Broadbent

(William Gilbert)

Allan Corduner

(Arthur Sullivan)

Richard Temple

(Timothy Spall)

Lesley Manville

(Lucy Gilbert)

Ron Cook

(Richard D'Oyly Carte)

Eleanor David

(Fanny Ronalds)

Shirley Henderson

(Leonora Braham)



Résumé

Londres dans les années 1880. Les opérettes de Gilbert et Sullivan n'ont encore jamais connu d'échec quand leur dernière création, *Princess Ida*, reçoit un accueil mitigé de la critique comme du public. Découragé, Sullivan souhaite se consacrer désormais à la musique "sérieuse" mais Gilbert et lui sont sous contrat avec le directeur du Savoy Theatre, Richard D'Oyly Carte. Quelques mois plus tard, alors que le flop de *Princess Ida* est confirmé, Carte commande d'urgence au duo une nouvelle œuvre. C'est en visitant une exposition japonaise que Gilbert trouve l'inspiration pour *Mikado*...

Critique

Dissipons d'emblée toute équivoque à l'intention de ceux qui ont entendu dire que **Topsy-Turvy**, le dernier film de Mike Leigh, est dédié à deux célèbres auteurs d'opérettes britanniques : Topsy n'est pas le nom du compositeur ni Turvy celui du librettiste. Ce titre idiomatique signifie, en réalité, «sans queue ni tête». Ou, littéralement, «sens dessus dessous», traduction plus fidèle, mais moins adaptée en français. Car, en l'occurrence, il s'agit d'un genre dramatique, basé sur des contes à dormir debout. N'allez pas non plus en conclure que le réalisateur de **Naked** et de

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Secrets et mensonges, abandonnant l'observation de la middle-class et des prolos contemporains, s'est jeté dans la réalisation d'un **Hellzapoppin** en hauts-de-forme...

"Topsy-Turvy" était un qualificatif appliqué aux pièces remplies de mages, de malédictions et de sortilèges qui faisaient florès sur la scène anglaise des années 1870-1880. Une veine dans laquelle s'illustrèrent avec brio William Gilbert et Arthur Sullivan. Le premier était dramaturge et metteur en scène, le second compositeur et musicien. Ils ne s'entendaient pas, mais leur attelage artistique fonctionnait à merveille. Les airs de leurs opérettes, emblématiques de l'ère victorienne, continuent d'être fredonnés de nos jours dans les salles de bains anglo-saxonnes.

Les patronymes de «Gilbert and Sullivan» riment indissociablement, dans la mémoire collective, avec la prosodie du topsy-turvy et se répondent, comme le double visage de l'affiche que l'illustrateur George Underwood a dessinée pour Mike Leigh : deux profils imbriqués, dans lesquels il faut une attention certaine pour distinguer les traits, bien distincts, d'Allan Corduner (interprète d'Arthur Sullivan, à droite) et de Jim Broadbent (à gauche), un vieux complice de Mike Leigh, auquel le rôle de William Gilbert a valu un prix d'interprétation à Venise, en 1998. (...)

Par-delà Gilbert et Sullivan, c'est fondamentalement à l'essence de la culture populaire, telle qu'ils l'ont illustrée, que Mike Leigh rend hommage. Tout autant qu'une exploration des processus de la création artistique (y compris dans ses aspects collectifs), le film offre une sorte de biopsie sociologique scrupuleuse, taillée dans le microcosme théâtral à l'apogée de l'Empire britannique : convenances, préjugés, échos des batailles coloniales, bonne conscience raciste, modes de la classe moyenne, mœurs domestiques, misères féminines et diversions masculines... On reconnaît les préoccupations habituelles de Mike

Leigh, plus appuyées qu'à l'habitude. Le poids de la reconstitution, attentivement documentée, le rend-il plus académique ? Elle ne le fait en tout cas pas dévier vers les poncifs romanesques ni renoncer à la densité elliptique qui fait l'humanité de ses personnages...

A.-D. B.

Libération - Mercredi 29 Nov. 2000

Les comédies de Mike Leigh comme **Naked** ou **High Hopes** sur la classe ouvrière faisaient preuve d'un humour grinçant. Mais rien dans l'œuvre du réalisateur anglais ne laissait présager **Topsy-Turvy**, Le simple fait d'imaginer ce réalisateur acerbe s'attaquer à un épisode de la carrière de Gilbert et Sullivan, deux auteurs d'opérettes anglais de la fin du XIXe siècle, pourrait laisser supposer qu'il possède un homonyme, cinéaste lui aussi... Pourtant, la démarche de Mike Leigh devient lumineuse dès la première image du film. Le réalisateur anglais engage une réflexion profondément originale et intelligente sur l'art populaire, dont la démarche pourrait se résumer par une remarque lâchée par William Gilbert : «*Toute composition est par nature contrainte.*»

Collaborateurs depuis douze ans, le librettiste Gilbert (Jim Broadbent) et le compositeur Arthur Sullivan (Allan Corduner), deux fortes personnalités aux caractères opposés, réalisent que leur fructueuse association se situe dans une impasse financière et artistique. La première scène du film montre, en un long plan fixe, Sullivan s'administrer une piqure puis recevoir des soins manifestement inadaptés à sa sécheresse créatrice. Le remède doit être littéralement importé. L'inspiration jaillit lorsque Kitty,

l'épouse de Gilbert, emmène son mari à une exposition d'art japonais essentiellement composée d'artefacts, de la maison de thé aux sabres de samourais, qui ont le don de ravir le compositeur. Gilbert rentre chez lui la tête remplie d'images, préludes à une intense fièvre créatrice. Mike Leigh nous transporte alors dans une représentation onirique du *Mikado*, une vision kitsch dominée par des couleurs criardes, puis nous ramène à Gilbert lisant son nouveau livret à un Sullivan qui s'en délecte à l'avance.

Malgré son orientalisme, Le *Mikado* est d'abord une pièce sur l'Angleterre et, encore plus, une pièce sur l'art de la représentation. **Topsy-Turvy** se situe en 1885, au moment où l'empire colonial anglais atteint son apogée. La nouvelle de la défaite de l'armée britannique menée par le général Gordon au Soudan, première faille dans l'édifice de l'empire, a beau se propager à Londres, ce sont d'abord les mésaventures de deux comédiens de la troupe du *Mikado* qui occupent les esprits. Une indigestion liée à une consommation exagérée d'huîtres a eu raison de leur estomac.

Leigh découpe l'action de **Topsy-Turvy** dans les coulisses du théâtre où sera représenté *Le Mikado* avec plusieurs séquences dans le bureau du producteur de la pièce. Modestement produit, **Topsy-Turvy** est un film à costumes à petit budget qui réussit avec sagacité à surmonter son dénuement en ne proposant que trois brèves scènes d'extérieur. La période victorienne se distingue par l'insertion d'objets issus de la révolution industrielle - un stylo-plume découvert par un Sullivan désorienté, l'apparition des premiers téléphones, la présence d'une sonnerie électrique - qui accentuent la théâtralité de la vie de tous les jours et mettent en avant le décalage entre ces individus et l'apparition d'une nouvelle époque qui leur échappe.

Enjolivé par des discussions de coulisse autour de la négociation du contrat des comédiens et des touches de naturalis-

me parfois cocasses - Gilbert engage trois Japonaises pour crédibiliser l'exotisme de sa pièce au grand dam de son chorégraphe -, le film, dans sa dernière heure, se révèle surtout un opéra filmé. Mike Leigh déconstruit *Le Mikado* et souligne son artifice, en l'occurrence son exotisme de pacotille. Il parvient aussi à réinventer et à réhabiliter une pièce considérée, en Grande-Bretagne, à l'instar de ses deux auteurs, comme un sommet du kitsch. (...)

Le film suggère en permanence que les existences dépeintes sont plus complexes que ce que peut laisser apparaître un film de pourtant près de trois heures. Les visites de Sullivan dans des bordels, le désordre de la vie conjugale de Gilbert, l'hystérie régnant dans la maison de sa mère entourée de ses sœurs célibataires, montrent un déséquilibre et une insatisfaction qui trouvent leur apaisement une fois la porte du théâtre franchie. (...)

Topsy-Turvy n'est pas seulement le meilleur film de Mike Leigh, mais une œuvre épique sur la création artistique.

Le Mikado constitue sans aucun doute un spectacle de deuxième ordre, mais

Topsy-Turvy est un film de première classe. Il se rapproche, par sa célébration de l'entreprise humaine dans une création artistique, des **Enfants du paradis**, mais avec une encore plus grande complexité. **Topsy-Turvy** raconte la crise existentielle d'un créateur contraint par ses propres démons à se renouveler. Il ne faut pas aller plus loin pour y trouver un autoportrait de Mike Leigh en librettiste gagné par une crise existentielle. Le réalisateur anglais caressait peut-être l'espoir de devenir, dans une autre vie, compositeur d'opérettes. Il n'aura nul besoin de croire pour cela à la réincarnation. La métamorphose s'accomplit sous nos yeux. Les Anglais possèdent un terme pour désigner une telle mutation : *Topsy-Turvy*.

Samuel Blumenfeld

Le Monde - Mardi 28 Nov. 2000

(...) À l'instar du photographe Maurice (**Secrets and lies**), l'artiste cinéaste va de l'avant. Puisant dans un élan vital, hystérique ou sanguin, les films révèlent la vulnérabilité de l'être, incertain, parfois effrayé, proie de ses rêves éternels. Depuis trente ans, Leigh s'octroie le droit d'enlever les masques, dorés ou d'airain, que nous arborons tous (**Naked, Life is sweet, High hopes**). Avec **Topsy-Turvy**, Leigh, en bon «cumularde», tel Ko-Ko dans *The Mikado*, ajoute à ses dons d'imagier filmique, d'homme du théâtre, d'écrivain, l'expression d'un art lyrique drôle et tendre. En même temps, c'est dans sa qualité de «portrait» que **Topsy-Turvy** s'inscrit dans l'œuvre de Leigh, car c'est l'association de deux génies qui est ici dépeinte, celle de W. Schenck Gilbert, librettiste, peut-être le plus grand de l'histoire de la musique anglaise, et d'Arthur Sullivan, compositeur. Chez ces modèles du siècle dernier, Leigh a trouvé le titre de son long métrage récent. *Topsy-turvy-dom* (*Le Royaume du sens dessus dessous*, 1851) fut le nom du «développement» d'un poème humoristique de Gilbert.

Afin de mener à bien sa vision de la complicité fructueuse entre Gilbert et Sullivan, le cinéaste compte sur celle, tout aussi fertile, de ses propres comédiens. Jim Broadbent incarne avec une intelligence superbe sir Gilbert, Timothy Spall et Lesley Ron Cook (dans le rôle de D'Oyly Carte, propriétaire du Savoy Theatre) connaissent l'un le trac, l'autre le scepticisme, tandis qu'Allan Corduner, jouant Sullivan, l'exubérant francophile, paraît dans un rôle principal pour la première fois. Lequel des deux s'avère le plus fragile ? Sullivan le fougueux, l'intempéré, ou bien Gilbert, le perfectionniste plus introverti ? Subtile, la caractérisation récuse toute réponse facile. Trouve-t-on, dans le pot-pourri du *Mikado*, le mélange d'humour et de douce mélancolie qui sous-tend le monde *topsy-turvy* de Leigh ?

Si le cinéaste semble dé-construire la

biopic, ne rend-il pas davantage encore justice à une convention solide, le «spectacle» des obstacles, tant matériels qu'artistiques, qui accompagnent les tentatives de porter à la scène une pièce, et notamment un *musical* ? L'originalité du metteur en scène consiste ici à transformer le «drame dans les coulisses» en mise en abîme de sa vérité intime : les affres de la création. On s'interroge sur le bien-fondé d'un livret, sur l'intérêt d'une aria. On revient sur ses pas. Le processus est *topsy-turvy*, chamboulé. Et pourtant, selon les paroles de la chanson «Le soleil et moi» interprétée par Yum-Yum au début du deuxième acte, splendides et unis, le soleil et la lune régneront ensemble. «*I mean to rule the earth*», dit l'héroïne.

La belle cohérence de **Topsy-Turvy** réside dans un trio d'interstices : la peinture vivante et sentie des décors, que Leigh, tout en montrant leurs envers, ne laisse jamais hors de vue (les scènes avec la camériste sont merveilleuses) ; la poignance de son humour ; enfin, l'éloquence elliptique. Évocation de mondes mythiques ou révolus, **Topsy-Turvy** se love en bande de Moebius, tantôt en un sens, tantôt dans l'autre, sans que transparaissent des coupures. Du bouleversement naît la constance ; feuille blanche et partition barrée dénotent un chaos générateur de sens. Charpente narrative du film, la division entre le projet *Mikado* et la soirée de première, suivie du magnifique épilogue, la conversation entre Gilbert et Lucy son épouse, s'avère indissociable d'un schéma plus profond. Ainsi un va-et-vient structure-t-il le noyau de l'intrigue, *The Mikado* verra-t-il le jour, et dans quelles circonstances ? On passe de la parole au chant, de la fiction à l'histoire, du banal à l'exotique. La gloire de l'Empire ne saurait cacher les atrocités du règne matriarcal ; on sent la dichotomie entre artifice et rage au cœur. Les petites Japonaises sont délicieuses, la femme de l'auteur sacrifie son désir de maternité à la carrière du

mari. Sullivan adore sa maîtresse Fanny. C'est elle qui assume les peines de l'avortement («*After all, this is 1885*», dit-elle). Dans la dissidence, Sullivan et Gilbert se complètent. Chassé-croisé visuel et thématique : le soir de l'ouverture, Sullivan se tient à son pupitre devant l'orchestre, sûr du triomphe du *Mikado*, alors que Gilbert, tourmenté, rôde dans les ruelles infâmes, poursuivi par une vieille prostituée.

Dès le générique, avec vue d'ensemble sur le Savoy vide, la maîtrise du chef opérateur Dick Pope se confirme. La caméra zigzague sur Sullivan, célibataire noceur qui, avant de se rendre au travail, requiert cognac et piqûres. Les prises de boudoirs, salons, loges d'acteurs ; les chambres de Lucy, de la mère de Gilbert, Gorgone au cornet acoustique, les cages d'escalier sont autant d'enceintes sombres. Leigh a-t-il horreur du vide, ou de la verdoyante Nature ?

Des séquences exquises de l'exposition japonaise fournit la transition entre l'«opérette» et son achèvement. Lorsque le spectacle de **Topsy-Turvy** est dédoublé par *The Mikado*, un plan rapproché de biais se concentre sur l'expression du comédien individuel, sur sa douleur personnelle.

Ce fut l'époque de la nippomanie. Leigh se sert de la légende qui veut que Gilbert fût inspiré par le fracas lors de la chute d'une épée japonaise qu'il avait au mur pour décoration. Arme à double tranchant ? Symbole de l'artiste dans son angoisse créatrice ? Se produire, visible, devant un invisible public ?

Eithne O'Neill

Positif n°478 - Décembre 2000

Le réalisateur

Mike Leigh est né en 1943 à Salford dans le Lancashire. Il a suivi les cours de l'Académie Royale d'Art Dramatique de Camberwell, de la Central Art School et de la London Film School.

Son premier long métrage **Bleak moments** (1971) a remporté les grands prix des festivals du film de Chicago et de Locarno. Il a ensuite tourné des films pour la télévision, **Hard Labour** (1973), **Nuts in May** (1975), **The kiss of death** (1976), **Who's Who** (1978) **Grown ups** (1980), **Home sweet home** (1982), **Meantime** (1983) et **Four days in July** (1984), tourné à Belfast.

Ses récents longs métrages **High hopes** (1988), **Life is sweet** (1990) et **Naked** (1992) ont remporté de nombreux prix, dont celui du prix de la mise en scène pour **Naked** au Festival de Cannes 1993.

En mars 1996, il a commencé un nouveau long métrage dont le tournage s'est achevé juste avant le Festival de Cannes.

Mike Leigh a également écrit et dirigé plus de vingt pièces de théâtre, parmi lesquelles *Babies Grow Old* (1974), *Abigail's Party* (1977), *Ecstasy* (1979), *Goose-Pimples* (1981), *Greek Tragedy* (1989) et *It's a Great Big Shame* (1993).

En 1989, avec le producteur Simon Channing-Williams, il a créé la société de production Thin Man Films.

Il est officier de l'Ordre de l'Empire Britannique depuis 1993 et a obtenu la Palme d'Or du Festival de Cannes 1996 pour **Secrets et mensonges**.

Dossier distributeur

Filmographie

Courts métrages :

The birth of the goalie of the 2001	1975
F.A. cup final	
Old chums	
Probation	
Afternoon	
A light snack	
The permissive society	
Knock for knock	1976
The short and curlies	1987
A sense of history	
	1992

télévision :

Hard Labour	1973
Nuts in May	1975
The kiss of death	1976
Who's Who	1978
Grown ups	1980
Home sweet home	1982
Meantime	1983
Four days in July	1984

Longs métrages :

Bleak moments	1971
High hopes	1988
Life is sweet	1990
Naked	1992
Secrets et mensonges	1995
Deux filles d'aujourd'hui	1997
Topsy-Turvy	1998

Documents disponibles au France

Positif n°465 et 478
 Le Monde - Mardi 28 Nov. 2000
 Libération - Mercredi 29 Nov. 2000
 Télérama - Mercredi 29 Nov. 2000
 Gazette Utopia n°208